

par Jacques Licari



Jacques Licari

Je suis issu d'une famille d'anciens combattants. En effet, le frère aîné de mon père et son frère cadet avaient participé durant la guerre de 1914-1918, le premier à la campagne d'Italie, le second à la bataille des Dardanelles

Sachant que j'aimais qu'on me raconte des histoires de guerre, lorsque j'allais leur rendre visite, ils se faisaient un plaisir de me raconter leur campagne respective.

Il est vrai aussi, que dans ma famille, mes parents m'avaient inculqué le sens du devoir.

Dans les écoles d'autrefois, on enseignait l'éducation civique et on nous apprenait à aimer son pays.

Jeune étudiant, j'aimais l'histoire de France, l'épopée napoléonienne et les batailles de la Grande Guerre.

C'est la raison pour laquelle, lors de la défaite de 1940, j'ai pleuré comme un gamin en apprenant qu'on avait demandé l'armistice. Mes parents, à cette époque, écoutaient Radio-Londres, et c'est ainsi que j'ai eu la chance d'entendre l'appel du général de Gaulle demandant aux Français de le rejoindre en Angleterre pour continuer la lutte.

Originaire de Tunisie, je me trouvais à ce moment-là à Sfax, où je poursuivais mes études dans un lycée technique.

Avec des amis de mon âge (quinze ans à l'époque), nous avons envisagé qu'à la première occasion, nous rallierions la France Libre.

Ce fut chose faite le 10 avril 1943, lors de la libération de la ville de Sfax par la 8^e armée britannique et les Français Libres.

C'est ainsi qu'à tout juste dix-sept ans et demi, je m'engageai, avec l'accord de mes parents, dans les Forces françaises libres.

Affecté au Centre d'instruction divisionnaire, je me suis retrouvé à Tripoli où la division était cantonnée.

Après quelques semaines d'instruction vint pour les nouveaux engagés le moment des affectations.

Étant donné que je sortais d'un lycée technique, j'ai été affecté à l'Atelier de réparation de la division.

Inutile de vous dire que ma déception fut grande car je m'étais engagé pour faire la guerre et non pas pour travailler dans un atelier. Lors de mon engagement, dans les désidératas, j'avais bien spécifié que j'aimerais servir dans les chars.

Dès ma mutation, je demandai à voir le chef d'atelier. Je me suis trouvé devant un capitaine qui me dit :

« Que veux-tu ? »

Je répondis tout simplement :

« Mon capitaine, je ne veux pas rester ici car je me suis engagé pour faire la guerre. D'ailleurs, lors de mon engagement, j'avais demandé de servir dans les chars. »

Le capitaine fut quelque peu surpris de ma réponse et me dit :

« Ah, bon ! Tu veux faire la guerre. Eh bien, je vais voir ce que je peux faire. »

Le lendemain matin, j'étais convoqué par le commandant chef d'atelier qui me dit :

« Selon ton désir, tu es affecté au 22^e bataillon de marche nord-africain. »

C'est ainsi, qu'un jour du mois de juillet 1943, je fus présenté au capitaine Palenc, à Sabratha, tout près de Tripoli, où le bataillon était cantonné. Le capitaine

Palenc était, à ce moment-là, adjoint au capitaine Lequesne.

Je fus d'abord affecté au bureau du personnel de la compagnie de commandement que dirigeait le sergent Corcos. Je faisais quelques travaux d'écriture.

Au mois de septembre 1943, le bataillon quittait la Tripolitaine pour se rendre en Tunisie, dans le cap Bon. La compagnie de commandement était cantonnée à Hammamet.

Fin septembre, j'étais affecté aux transmissions de la compagnie de commandement, dirigée par le lieutenant Cayla.

Au service des transmissions, il y avait l'adjudant Van Rooson, les sergents Antonini et Agostini, les soldats Dann, Lucien Delalle, Jacques Richard, Pellissier, Dominique Coti, Robert Leblond, Harter, Maurice Marenkovitch et quelques autres dont je ne me souviens plus des noms.

Au début du mois d'avril 1944, on parle de départ pour un théâtre d'opérations européen.

Le 11 avril, c'est le départ d'Hammamet à destination de Bône, en Algérie. Le 18, le bataillon embarque à Bône pour débarquer à Naples le 20 avril.

En arrivant dans la baie de Naples, nous sommes émerveillés de voir le volcan le Vésuve en éruption.

Quelques jours de repos dans les environs de Naples et, le 11 mai, la CCB¹, les 1^{er} et 3^e compagnies prennent position à l'ouest du Garigliano. Le jour J de l'attaque est le 11 mai, l'heure H 23h00.

C'est à ce moment-là qu'intervient mon baptême du feu. En effet, vers deux heures du matin, un violent tir d'artillerie s'abat sur la compagnie de commandement. Je me trouvais avec Robert Leblond dans un trou que nous avions creusé pour nous protéger des éclats d'obus. Malheureusement, un obus de mortier tomba si près qu'il devait tuer mon ami Leblond, ainsi qu'un tirailleur nord-africain et en blesser plusieurs autres, dont l'adjudant chef Bel Hadj. Moi-même, j'ai reçu un éclat de mortier dans le genou gauche. Malgré ma blessure, je refusais de

¹ CCB : compagnie de commandement de bataillon (M.D.R.).

me faire évacuer comme le déclare le commandant Palenc dans son attestation.

Cette blessure devait être homologuée après la guerre et cela me valut plus tard la Légion d'honneur au titre de blessé de guerre.

Le 15 mai au matin, le 22^e BMNA, ayant subi de très lourdes pertes, est relevé pour panser ses plaies.

Le 15 juin, le bataillon est engagé pour la bataille de Radicofani. Mon ami Raymond Maurin saute sur une mine ; il est grièvement blessé à la face et aux jambes. Je devais apprendre, plus tard, qu'il était aveugle. Le même jour, le radio de la 3^e compagnie est tué. Je suis désigné pour le remplacer.

Je suis présenté au lieutenant Duriez, commandant la 3^e compagnie. Cette compagnie a pour mission d'occuper la côte 632. Lorsque la compagnie atteint le sommet, nous recevons une volée d'obus tirés par notre artillerie.

Dès le premier coup reçu, je dis au lieutenant :

« Mon lieutenant, le tir est court. »

Avec mon poste radio R 21, je rends compte immédiatement au PC que les obus de notre artillerie tombaient sur nos postes avancés.

À la suite de ce tir malheureux, nous avons eu quelques morts et blessés, dont le lieutenant Edmond Nessler, blessé à la main, mais qui refuse d'être évacué. Je m'en sors avec mon pantalon percé par un éclat d'obus. Une fois de plus, je venais de l'échapper belle.

Le calme revenu, le lieutenant Duriez me dit :

« Tu sembles bien jeune, quel âge as-tu ?

- J'ai dix-huit ans et demi mon lieutenant.

- Mais que viens-tu faire dans cette galère ? »

La côte 632 occupée, la campagne d'Italie se terminait pour le 22^e BMNA.

Le bataillon arrive à Tarente, dans le sud de l'Italie. Il embarque le 7 août à bord du *S/S Volendam*, transport de troupe battant pavillon hollandais. Le 13 août, c'est le départ de la rade de Tarente.

Le 16 août, nous sommes en vue des côtes de Provence, à Cavalairé très exactement, sur des véhicules amphibies.

Le 21 août, la 3^e compagnie progresse vers la ferme de Beaulieu, dont les Allemands ont fait une véritable forteresse.

La position allemande est sérieusement bombardée par l'artillerie et les mortiers.

Après cette préparation d'artillerie, l'assaut est lancé et la position prise. La compagnie compte quatre tués et une dizaine de blessés.

Mon comportement durant la bataille me valut une citation ainsi libellée :

« Radio de compagnie, a combattu courageusement en Italie et devant Toulon. Belle attitude devant la ferme de Beaulieu sous un violent barrage d'artillerie. »

Citation comportant l'attribution de la croix de guerre avec étoile de bronze. C'était ma première citation.

Le 24 août, Toulon est libéré.

Quelques jours après, le bataillon quitte la région de Toulon pour un long périple qui l'amènera dans les faubourgs de Lyon. Le 3 septembre, le bataillon participe à la libération de Lyon.

Je n'oublierai jamais l'accueil des Lyonnais. Je me souviendrai toujours de ce 3 septembre 1944, C'était un dimanche et les fidèles, sortant de la messe, criaient à haute voix :

« Les Anglais, voilà les Anglais. »

Il est vrai que nous portions à l'époque le casque anglais. Pendant le séjour lyonnais la 3^e compagnie est cantonnée dans la gare des Brotteaux.

Le 9 septembre, c'est le départ de Lyon. Le bataillon passe par Autun, Chagny, Dijon, Dole et Baume-les-Dames.

Le 21 septembre, sur la route de Médière à Belfort, c'est le premier contact sérieux avec les Allemands.

Le 30 septembre, la 3^e compagnie est stoppée devant Ronchamp, dans le bois de la Nanue. Le combat est violent. Les Allemands tirent à bout portant. Je peux dire que j'ai entendu les balles siffler à mes oreilles. Le sergent Rivière tombe à mes côtés, ainsi que de nombreux tirailleurs. Le caporal Azoulay, mon copain des débuts de notre odyssée dans la France Libre, tombe entre les lignes françaises et allemandes au cours d'une patrouille.

Le père Bigo, aumônier du bataillon, se propose d'aller le récupérer. Avec l'aide de brancardiers, il part récupérer le corps.

Le père Bigo est fait prisonnier. Il est lâchement assassiné avec ses brancardiers.

Le père Bigo restera pour nous un saint homme. Il se penchait sur tous les blessés qui allaient mourir, chrétiens, musulmans, juifs, athées. Il leur apportait les dernières bonnes paroles, les derniers sacrements.

Malheureusement, la guerre ne fait pas de sentiments.

Le 3 octobre 1944, Ronchamp est libéré par le 22^e BMNA. Le bataillon est au repos pour quelques jours. Les habitants demandent à héberger des soldats du bataillon. C'est ainsi que je suis désigné pour loger durant quelques jours chez une mamie. Durant trois jours, j'ai été chouchouté par cette grand-mère. Cela faisait un an et demi que je ne couchais plus dans un lit douillet. J'étais un peu dépaysé car j'avais perdu l'habitude.

Hélas, tout a une fin et, le 6 octobre, le bataillon reçoit l'ordre de se porter dans la région du Rhien.

De violents combats s'engagent entre les Allemands et le 22^e, avec la participation du BIMP².

Au cours des précédents combats, une deuxième citation à l'ordre de la brigade m'est attribuée dont le texte est le suivant :

« Jeune radio courageux. A assuré des liaisons sous les bombardements faisant preuve de courage et de sang-froid au cours des combats du 20 août 1944 au 10 octobre 1944. »

Plus tard, cette citation a été transformée en citation à l'ordre de l'armée, comportant l'attribution de la croix de guerre avec palme et me conférant la médaille militaire.

Le 1^{er} décembre, le bataillon est relevé aux environs de Massevaux.

Le sergent François Agostini et moi, originaires de Tunisie, sommes désignés pour nous rendre en Tunisie en permission.

Le 10 décembre, nous prenons un train à Dijon, en direction de Marseille. En raison des dégâts occasionnés par les bombardements aux infrastructures de la SNCF (gares, triages, voies, ponts, locomotives et voitures voyageurs), nous avons mis plus de deux jours pour rejoindre Marseille.

Arrivés à Marseille, il n'y avait pas de bateau en partance pour l'Afrique du Nord. On nous conseille alors de nous rendre à la base aérienne d'Istres, située à trente kilomètres de Marseille, où de nombreux avions se rendent en Afrique du Nord. Nous nous rendons à Istres et montrons au commandant de la base nos permissions pour nous rendre en Tunisie. Celui-ci, voyant l'insigne des Forces françaises libres sur notre veste, nous prend en sympathie et nous dit qu'il allait s'occuper de notre départ.

En effet, après quelques heures d'attente, il nous convoque et nous propose deux

² BIMP : bataillon d'infanterie de marine et du Pacifique (NDLR).

places dans une forteresse aménagée en transport de troupes. Seulement, l'avion est en partance pour Alger. Nous acceptons tout de même ce voyage car, une fois à Alger, nous trouverons bien un train qui nous emmènera en Tunisie.

Nous quittons Alger par train de marchandises pour Constantine. Nous passons la nuit du réveillon de Noël dans le train entre Constantine et Tunis. Arrivés à Tunis, nous sautons dans un train de voyageurs à destination de Sfax, terme de mon voyage. Agostini continue son voyage jusqu'à Gabès.

Inutile de vous dire la joie de mes parents, revoyant leur fils bien vivant, car, à un moment donné, le bruit a couru que j'avais été tué au combat.

Mes anciens professeurs, à qui je rendais visite, me présentaient aux élèves debout, comme un héros de la guerre.

A la fin du mois de janvier 1944, je fais le chemin inverse. Après bien des péripéties, j'arrive à Marseille, via Alger, et demande au bureau de garnison où se trouve mon bataillon. En route pour rejoindre mon unité, je tombe malade à Lyon. Après quelques jours passés à l'hôpital, je rejoins le bataillon à Peïra-Cava¹. Je suis affecté au service des transmissions.

Le 10 avril 1945, l'attaque du fort de l'Authion est déclenchée. De violents combats se déroulent dans la vallée de la Roya et le village de Piena². De nombreux tirailleurs sautent sur des mines individuelles indétectables car en bois. C'est ainsi que j'ai vu le pied de Gabriel Bibiloni sauter à plus de trois mètres de hauteur alors qu'il sondait le terrain avec sa « poêle à frire ».

Le 21 avril 1945, le lieutenant Feyre est tué d'une balle en plein cœur par un tireur d'élite allemand.

C'est bête de mourir ainsi à quelques jours de la fin de la guerre. Elle s'achève le 27 avril pour le 22^e BMNA.

Le bataillon est cantonné à Juan-les-Pins. L'hôtel Miami est affecté à la CCB. Cet hôtel a été détruit après la guerre.

Le 9 mai, l'Allemagne ayant capitulé, le bataillon défile à Cannes. C'est ce jour-là, sur le front des troupes, que je suis décoré officiellement de la croix de guerre.

Au cimetière de L'Escarène, l'appel des morts est fait pour la dernière fois : 305 morts depuis Bir-Hakim en passant par la Tunisie, l'Italie et la France.

L'Escarène est le dernier cimetière de la 1^{re} division française libre.

Le 18 juin 1945, le bataillon participe, à Paris, au défilé de la victoire. Le commandant Palenc se trouve en tête du 22^e. Je n'oublierai jamais l'accueil chaleureux des Parisiens et des Parisiennes.

En juillet 1945, le bataillon se rend à Pontaneveaux, où je suis démobilisé pour me permettre de reprendre mes études interrompues lors de mon engagement dans les Forces françaises libres.

Le 22^e BMNA a été l'unité d'élite de la DFL. Sur un effectif de 1 200 hommes environ, 305 officiers, sous-officiers et soldats sont tombés au champ d'honneur, et plus de 900 blessés ont été dénombrés. En quelque sorte, l'effectif du bataillon. Il est vrai que le bataillon a été plusieurs fois reconstitué.

Je regrette d'avoir tardé à écrire mon histoire liée au 22^e. Elle aurait pu être insérée dans le livre *Histoires et Histoire du 22^e* fait par notre camarade Georges Korenbeusser.

Au moment où les derniers survivants de notre valeureux bataillon vont disparaître, je voudrais rendre un dernier hommage à tous nos officiers qui, durant toutes les batailles engagées par le bataillon, ménagèrent leurs soldats. Les lieutenants Lequesne et Palenc, les lieutenants Duriez, Anthonioz, Demolins, Cayla, Naudet, Nessler et les autres, tous ceux qui ont donné leur vie pour que vive la France.

À mes amis aussi tombés à mes côtés, Leblond, Rivière, Azoulay, le père Bigo, Langlois, et tous les Algériens, Marocains et Tunisiens, qui ont tant donné à notre pays.

J'ai voulu participer à la libération de la France, malgré mon jeune âge ; j'ai voulu « faire la guerre », je l'ai faite et bien faite.

Que de souvenirs, des bons et bien sûr des mauvais.

Les bons : l'accueil chaleureux des populations libérées, les sorties avec les copains durant les moments de repos du bataillon. Les mauvais : la perte des camarades de combats, la peur aussi d'être tué, car on sentait bien la fin de la guerre prochaine.

Tout au long de ce chemin de croix depuis l'Afrique jusqu'à la victoire finale, combien de camarades ont donné leur vie. Nous étions partis enthousiastes, mais quelle désillusion ! En fin de compte,

je me demande aujourd'hui pour quelle raison tous ces camarades sont morts.

On parle souvent de « devoir de mémoire », mais on se moque bien de tous ceux qui se sont battus pour la liberté.

Les droits des invalides sont de plus en plus bafoués par ceux qui ont oublié ou qui ne savent pas les sacrifices consentis par les anciens combattants et les déportés pour faits de résistance.

Pour ce qui nous concerne les anciens de la France Libre, notre satisfaction est d'avoir reçu à notre nom le diplôme signé du général de Gaulle qui dit :

« Répondant à l'appel de la France en péril de mort, vous avez rallié les Forces françaises libres, vous avez été de l'équipe volontaire des bons compagnons qui ont maintenu notre pays dans la guerre et dans l'honneur. »

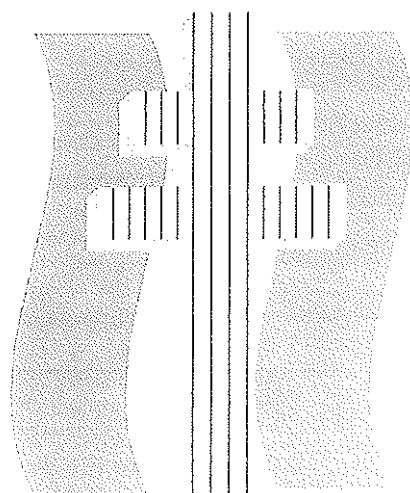
Vous avez été de ceux qui, au premier rang, lui ont permis de remporter la victoire.

Au moment où le but est atteint, je tiens à vous remercier amicalement simplement au nom de la France ! »

Pour ce qui me concerne, j'ai eu beaucoup de chance, car il en fallait.

Je m'en suis « tiré » avec deux blessures et deux citations. La Légion d'honneur, la médaille militaire et la croix de guerre, ont récompensé ma conduite au combat.

Je sais aussi que de nombreux camarades n'ont pas été récompensés comme ils auraient dû l'être car les citations attribuées aux unités étaient réduites. Il n'en a pas été de même dans certains théâtres d'opérations. Sans commentaire.



¹ Village des Alpes-Maritimes, dans la commune de Lucèram (N.D.L.R.).

² Le village de Piène-Haute (Alpes-Maritimes), en français (N.D.L.R.).